aux grands thèmes de la pensée de Balzac : hantise de la connaissance ambivalente ; mythe de la créativité et de l'action ; goût passionné de l'infini, aussi lancinant que put être celui de Baudelaire, et qu'accompagne en sourdine le souvenir déchirant d'un manque définitif, à jamais inhérent à la condition humaine.

Mais c'est encore par un mécanisme proprement balzacien que va s'articuler ici l'espérance du salut. L'insatisfaction du personnage faustien qu'est Castanier rouvrira dans son enfer la fissure par où s'infiltrera la grâce. Toutes choses terrestres lui paraissant exiguës et dérisoires, le désir de l'immensité fuyante s'étant installé en lui, il ne peut plus penser qu'à ce qui échappe à sa prise. Parce qu'il a renoncé à l'éternité des bienheureux, il n'en peut plus détacher son attention. « Il ne pouvait plus penser qu'au Ciel », dit Balzac, un peu comme si le désir maudit de la puissance avait, en le décevant, creusé en lui une lacune que comblerait seule la présence de Dieu.

Affolé par ces tourments, Castanier court chez Melmoth, pour y apprendre que son prédécesseur en damnation a fait la veille une mort édifiante, et pour assister à ses funérailles dans l'église Saint-Sulpice. La musique, alors, intervient comme elle le fait souvent chez Balzac, et surtout la musique liturgique. Castanier, qui à l'heure de sa faute avait déjà perçu, un instant, l'harmonie des anges dans le ciel mais y avait opposé la surdité de l'opiniâtre, est bouleversé par les accents du *Dies irae*. Inculte, naïf, il est d'autant mieux accessible à ce chant, et capable de s'ouvrir par lui aux messages de la grâce. L'instinct y est plus favorable que l'intelligence, et Castanier, illuminé par une véritable révélation, reprenant conscience de sa petitesse de mortel, accueille la vérité. Balzac commente de façon assez singulière cette brusque conversion. Le caissier, dit-il, s'était *trempé dans l'infini du mal*, et en avait gardé la soif de l'infini du bien. *Sa puissance infernale lui avait révelé la puissance divine.*

Le commentaire tourne court, mais on peut lui supposer, dans la méditation inexprimée de Balzac, des prolongements qui vont loin, devançant les profondes intuitions de Bloy, les expériences paradoxales des héros de Dostoievski, et la substance même de l'œuvre de Bernanos. Ce que Castanier vient d'apercevoir dans un éclair, c'est que, comme le dit un mot étonnant de Barbey d'Aurevilly, *l'Enfer, c'est le ciel en creux.*

Ce n'est pas encore la fin de Satan. L'homme qui en avait été le suppôt est délivré, mais il lui faudra encore se décharger sur autrui du fardeau maudit. Le dénouement de *Melmoth réconcilié*